

Une lettre

Autor(en): **C.W.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **14 (1946)**

Heft 12

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569735>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Une lettre

de C. W.

Noël 1946.

Mon ami,

Est-ce que j'ose encore t'appeler ainsi? Je le fais; il est possible que cette lettre ne partira jamais, que je n'aurai pas le courage de la mettre à la boîte. Et pourtant, je me sens si seul, si las sans toi!

C'est Noël, le premier Noël depuis des années que je passe sans toi. Noël, fête de la paix, qui nous enveloppe de sa douceur sereine, qui nous prend par la main comme une mère et nous emporte, pour quelques heureux instants, dans le pays de l'enfance. Qu'elle était belle, cette attente d'autrefois, devant la porte fermée, derrière laquelle les parents allumaient les bougies de l'arbre, étalaient les merveilles qui nous étaient destinées.

Bien des années plus tard d'autres mains ont fait les mêmes préparatifs. Des mains que j'aimais, qui étaient aussi bonnes que celles d'une mère, les tiennes. — Te rappelles-tu le premier Noël que nous avons passé ensemble, au début de la guerre? Nous nous trouvâmes dans un petit pays perdu au fonds du Valais. Toute la compagnie se rendit à l'église; le capitaine nous parla de la camaraderie, qui devait remplacer en ce moment nos familles lointaines. Un camarade jouait de l'orgue, un autre lisait un chapitre de la bible. L'immense arbre que nous avions coupé dans la forêt répandit une lumière pleine de sérénité. J'étais si heureux, car tu te trouvais tout près de moi. Et après l'humble cérémonie nous sommes allés seuls, toi et moi, à travers la neige jusqu'au tournant du chemin qui domine la vallée. Et là, tu m'as remercié de l'amitié que je t'avais portée depuis le premier jour où le service pour notre pays nous avait réunis. Tu me remercia d'une chose qui m'avait rendu moi-même si heureux — l'émotion me serra la gorge et je ne pus te répondre.

Nous avons subi d'autres émotions ensemble pendant ces premiers neuf mois de service. Je ne parle pas des événements de l'extérieur qui nous rappelaient bien souvent la tragique présence de la guerre. Non, je pense aux heureux instants où nous flânions, seuls, à travers la vallée perdue. Je n'oublierai surtout jamais le jour où, par une petite ruse, nous avons pu obtenir le permis de descendre jusqu'au grand lac de la plaine, aux bords duquel le printemps avait déjà étalé ses splendeurs. Quelle joie pour nous qui venions de la neige. Nous en fûmes tellement enchantés que nous nous sommes mis à courir à travers toute cette beauté jusqu'à ce que le souffle nous manqua. Et puis, nous avons cherché du repos sous un vieux chêne, étroitement serrés l'un contre l'autre.

L'année passée Noël nous a réunis dans ton gentil home. Tu as voulu me faire un plaisir tout particulier en invitant, pour fêter ce premier Noël d'après-guerre, un petit nombre d'amis. Nous étions cinq, tu en avais toi-même arrêté le choix. Deux vieilles connaissances et un jeune étranger, étudiant dans notre ville, qui nous fré-

quentait souvent. Il ne connaissait personne et je crois que tu l'aimais. Nous étions si bien ensemble, tous les cinq, car tu n'avais négligé aucun détail pour nous entourer de bien-être. Pour comploter ce réveillon, tu nous as servi vers minuit du champagne qui, hélas, n'a porté que trop d'animation dans notre petit cercle. Je ne sais pas si ce fut seul l'effet du vin ou d'un caprice du moment — ce soir-là je tombai sous l'empire du charme de notre jeune ami étranger. Il avait l'air si câlin et frais, avec ses cheveux d'un blond pâle presque blanc et ses dents splendides. Il riait d'un rire si franc et dans son état d'animation gaie il me fit si gentiment la cour que je ne pus me soustraire à tant de beauté et de jeunesse riantes. Je répondis, sans arrière-pensée, à ses câlineries, ce qui t'avait froissé. Je ne me suis pas aperçu le soir-même de ton mécontentement. Mais le lendemain tu étais tout drôle, insaisissable. Et tu n'as plus changé ton attitude jusqu'au moment où, trop agacé, je t'ai proposé de nous séparer. Ce jour-là tu m'as dit d'un air triste d'avoir prévu cette fin. Il m'aurait été facile de te prouver le malentendu qu'il y avait, mais malgré que je te voyais souffrir j'ai mimé le fier et dédaigné t'offrir la réconciliation.

J'ai souvent vu depuis notre jeune ami étranger. Je crois qu'il a vraiment de l'affection pour moi, ou plutôt l'attachement du jeune pour l'aîné, ce sentiment un peu trouble, fait d'un besoin d'appui et d'affection. J'ai plaisir à le voir, il est d'une cordialité si mâle et franche et en même temps tellement enfant encore. Je l'aime peut-être, mais d'un sentiment autre que j'éprouve pour toi. Je me sens en quelque sorte responsable de lui. J'ai l'impression qu'il croit en moi, qu'il me considère comme un frère aîné. Comprends-tu que jamais je ne songerais à compromettre cette affection par une allusion ou un geste risqué? Non, l'idée ne m'en vient même pas. Ce garçon me croit loyal, pourquoi lui ôter cette conception?

Nous parlons souvent de toi. Il s'est étonné de ne plus te voir chez moi et quand je lui ai dit que nous nous sommes disputés à cause d'une question peu importante, il avait l'air de chercher une autre raison... Et puis il m'avoua de me trouver changé depuis ton départ — plus sec et beaucoup moins gai. Et il ajouta avec un sourire sans malice qu'il nous avait toujours considérés comme une unité, comme deux êtres absolument inséparables. Une raison sérieuse pour la rupture de notre belle entente lui paraissait inconcevable et finalement, il voulut à tout prix te ramener.

Je crois au fonds, qu'il a bien raison. Il faudrait te ramener! Mais ce n'est pas son rôle, je dois venir moi-même. Et je viendrai. Cette lettre partira tout à l'heure, je la porterai moi-même chez toi. Je m'arrêterai un instant sur le seuil de ta demeure, je fixerai les yeux sur les fenêtres de ta chambre et je resterai en pensée avec toi. Je ne m'en irai pas allumer les bougies de mon arbre, non, j'attendrai, le coeur battant, que tu viennes le faire, comme tu l'as fait tant de fois. Alors, Noël sera venu pour moi...

ton William.